

Marcella Leopizzi, University of Salento, Italy

DOI:10.17951/lsmll.2022.46.4.27-36

***L'Italie pittoresque* entre voyages, narration, histoire et création : traces d'identité locale recherchées et découvertes par l'Autre**

L'Italie pittoresque between Travels, Narration, History and Fiction:
Local Identities Sought and Discovered by the Other

RÉSUMÉ

Datés du XIX^e siècle et concernant l'Italie (péninsule et îles), la Corse et Malte – d'où le concept d'Italie renvoyant notamment à l'époque romaine –, les récits contenus dans *L'Italie pittoresque* enregistrent la *couleur locale* saisie par des yeux « étrangers ». Nous nous proposons de démontrer que dans ces textes l'activité du narrateur-voyageur se rapproche de celle du créateur littéraire. Notre cible sera de souligner que ces voyages découlent d'une mentalité désireuse de « dialoguer » avec ce qui est différent. En outre, nous mettrons en évidence que, de par leurs récits, les narrateurs-voyageurs partagent leurs expériences avec le lecteur et, de ce fait, leurs perspectives de rencontrer l'Autre s'élargissent, d'autant plus que leurs narrations consentent au lecteur de créer un réseau dialogique avec les lieux mentionnés et de parcourir sa propre aventure.

Mots-clés : Italie, récits de voyage, fiction, couleur locale, interculturalité

ABSTRACT

We will analyse the *récits de voyage* contained in *L'Italie pittoresque* in order to demonstrate that the diegetization of travel takes place through a mix of history and fiction (mythology, literature, local legends) structured along the double spatio-temporal axis: here-now and here-before. Our target will be to underline that these *récits* constitute a very important intangible cultural heritage in anthropological terms. These travellers consider travel as a source of intercultural exchanges in a perspective of relativism and share their experiences with the reader who can establish in his turn a dialogical network with the places and the narrations of these texts and create his own adventure between reality and creation.

Keywords: Italy, travel stories, fiction, local identity, intercultural exchanges

1. Les voyageurs français en Italie

Située au milieu de la Méditerranée dans une position géographique de frontière entre Orient et Occident, l'Italie est au cours des siècles la destination et le

Marcella Leopizzi, Dipartimento di Studi Umanistici, Università del Salento, Piazza Tancredi n. 7 - 73100 Lecce, marcella.leopizzi@unisalento.it, <https://orcid.org/0000-0002-0345-4097>

lieu de passage de nombreux voyageurs étrangers. Étape importante du Grand Tour entrepris par les riches et les puissants de l'aristocratie européenne afin de perfectionner leurs connaissances, l'Italie attire au fur et à mesure un nombre croissant de voyageurs « cultivés » (de Seta, 2007 ; Dumesnil, 1865). Le voyage en Italie est prévu par l'État dans le cadre de l'enseignement des arts et des sciences suite à la fondation de l'Académie française par Richelieu, en 1635, et de l'Académie de peinture et sculpture par Mazarin, en 1647. De plus, l'institution de l'Académie de France à Rome en 1666 témoigne de la position centrale que l'Italie revêt dans le parcours formatif français.

Au XIX^e siècle, le voyage en Italie devient la destination de nombreux voyageurs intellectuels bourgeois, y compris les dames de la haute société, qui arrivent dans la péninsule notamment de la France pour approfondir leur savoir ou au nom de la curiosité et du plaisir de l'évasion. Ces voyageurs partent seuls ou accompagnés et sont principalement des politiciens, des diplomates, des militaires, des historiens, des journalistes, des écrivains, des hommes de lettres, des artistes, des peintres, des archéologues, des aventuriers (Brilli, 1995). Tout au long du voyage (dont les étapes varient en nombre et en durée en fonction des finalités et des intérêts des voyageurs), ils prennent des notes portant sur ce qu'ils voient, sur ce qu'ils apprennent et sur ce qu'ils ressentent et, par la suite, en s'appuyant sur ces annotations, ils rédigent des récits accompagnés de dessins, si ce n'est d'esquisses variées du paysage et des monuments (Mesnard, 1986 ; Moureau, 1986 ; Tajotte, 1997). D'ailleurs, la photographie n'existant pas encore, les voyageurs croquent dans leurs carnets tout ce dont ils veulent garder le vif souvenir et, pour mieux réussir dans ce but, ils se font souvent accompagner de dessinateurs ou de peintres.

Le commun dénominateur de tous leurs récits concerne leur intérêt à découvrir et à décrire un territoire qui, déjà « rencontré » dans les pages d'histoire, d'histoire de l'art, de mythologie et de littérature, devient, grâce au voyage, un lieu de vérification concrète de leurs notions théoriques ainsi que la source de connaissances supplémentaires.

Il suffit d'interroger le catalogue de la Bibliothèque nationale de France pour se rendre compte de l'ampleur du corpus portant sur les récits de voyages rédigés par les Français qui ont visité l'Italie (Bertrand, 2000, 2020 ; Castiglione Minischetti, Dotoli, & Musnik, 2002). Parmi les témoignages les plus importants écrits par les voyageurs français qui ont traversé la péninsule italienne, nous allons prendre en considération ceux contenus dans *L'Italie pittoresque* (Norvins et al., 1834, 1836).

2. *L'Italie pittoresque* entre réalité et légende : polyphonie culturelle ici/ maintenant – auparavant

Écrits par Jacques Marquet de Montbreton baron de Norvins, Charles Nodier, Alexandre Dumas père, Charles Didier, Alphonse Royer, Ernest Legouvé, Hector

Berlioz, Edmond Roger de Beauvoir, Théodore Bourg Edme dit Saint-Edme, Hippolyte Auger, Charles Athanase Walckenaer et Pierre Ange Florimond de Susini, les récits de voyage contenus dans ces deux volumes de *L'Italie pittoresque* reposent sur un dynamisme spatial varié : voyages en longeant la côte, voyages de la côte vers l'intérieur et vice-versa, voyages de la péninsule vers les îles et voyages des îles vers la terre ferme. Ces récits sont regroupés d'après les villes et les régions.

Rédigés par la plume du voyageur-narrateur, ils présentent une narration homodiégétique basée sur la focalisation interne : le narrateur-voyageur observe, rencontre, pense, rappelle ... De par une écriture qui se rapproche de celle du journal intime, en utilisant tantôt le pronom personnel « je »¹ tantôt le pronom personnel « nous »², tous les voyageurs décrivent ce qui les entoure et parlent d'eux-mêmes.

Les récits contiennent des indications pratiques sur le voyage. Dans leurs descriptions, les voyageurs parlent des « bâtiments sujets à la quarantaine » (Section « Malte », vol. 2, p. 37), fournissent de nombreux repères spatio-temporels et une série d'informations sur les conditions météorologiques et sur les caractéristiques des ports, des routes, des chemins de montagne :

Par une belle matinée du mois d'août, le bateau de poste de Bastia, sur lequel je m'étais embarqué, sortait du port de Toulon (Section « Corse », vol. 2, p. 1).

Les routes alpines vers l'Italie sont toutes empreintes du génie militaire des Romains et des Français, et jalonnées des camps de ces deux grandes nations (Section « Le Simplon », vol. 1, p. 1).

Après avoir traversé une partie de la Suisse, nous étions arrivés au pied du mont Saint Gothard : c'était le premier juin, à huit heures du matin, par un temps clair, chaud et brillant. [...] enfin arrivèrent les guides et les montures ; ils attachèrent à chacun des compas extérieurs de notre voiture quatre grandes et fortes cordes, comme des cordes à puits, et y attelèrent deux vigoureux bœufs ; nous, nous montâmes sur des petits chevaux du pays, et notre caravane, composée de deux voyageurs et de huit guides, commença à s'élever en serpentant sur les flancs sinueux de la montagne (Section « Lombardie. Milan », vol. 1, p. 1).

Pendant leur voyage, ils donnent des informations sur le sol ; ils parlent, par exemple, des restes des voies romaines pavés de grandes dalles et des routes inondées de pierres calcaires présentes notamment dans les Pouilles méridionales :

Le sol n'est pas pavé de ces grandes dalles de tufs que l'on prendrait pour des restes de voies

¹ Cf. « Je ne m'y suis jamais ni reposé, ni fatigué », *Avant-Propos*, vol. 1, p. IV ; « Le bateau de poste de Bastia, sur lequel je m'étais embarqué, sortait du port de Toulon », Section « Corse », vol. 2, p. 1 ; « Enfin, je rentraï à Messine, six mois environ après en être parti », Section « Sicile », vol. 2, p. 56.

² Cf. « Le 8 août 18... nous partîmes de Naples à une heure de l'après-midi pour aller visiter Herculanium et Pompéi », Section « Environs de Naples », vol. 1, p. 9.

romaines, mais il est inondé d'une énorme quantité de pierres calcaires, de cailloux qui font donner à cette partie extrême de la Pouille l'épithète de pierreuse *Puglia Pietrosa* (Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 42).

À propos du sol et de la terre, ils fournissent aussi des considérations sur des aspects liés à la géologie et aux chemins montagneux :

D'abord la terre y recèle en son sein d'éloquents témoignages de ses primitives révolutions : ici des charbons fossiles attestent les incendies souterrains qui ont dévoré ses entrailles ; là des tufs tout incrustés de coquilles racontent au géologue les voyages de l'Océan (Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 41).

Un défilé étroit, escarpé, tortueux, serpente tristement entre à deux vastes montagnes, dont l'une appartient à la chaîne de Pietra-Sasso, l'autre à celle du Pollino, la plus haute, la plus alpestre, la plus primitive de toute la Calabre (Section « Calabre », vol. 1, p. 1).

Leur narration n'est jamais limitée à l'*hic et nunc*, mais s'accompagne toujours de renvois à l'ensemble de leur patrimoine culturel qui, de ce fait, devient un savoir à partager. Entre vérité documentaire et création poétique, en parcourant les terres traversées par les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Normands, les Souabes et les Angevins, ils parlent histoire et entrevoient, derrière l'ici-maintenant, les moments passés³. De la sorte, ils reconstruisent les vestiges antiques suggestionnés souvent par l'émotion et l'enthousiasme d'être dans des lieux restés pour eux jusqu'alors des notions théoriques et devenus enfin concrets : « La Via Appia passe par là ; par là passèrent Virgile qui allait mourir à Brindes ; Horace ici s'y allait s'amuser ; Pompée fugitive ; César, fils vainqueur [] » (Section « Pouilles », vol. 1, p. 49). Ainsi, grâce au regard ancré sur leurs connaissances, en traversant l'Italie centrale, les voyageurs « voient » le Rubicon et, de ce fait, derrière la morphologie contingente de ce ruisseau, ils saisissent son aspect ancien et donnent des informations sur les caractéristiques qu'il avait à l'époque romaine :

S'il est un nom qui fasse battre le cœur, quand on pénètre dans l'Italie centrale par Bologne et la marche d'Ancône, c'est celui d'un ruisseau aujourd'hui presque imperceptible, et qui, dans l'antiquité, séparait la Gaule Cisalpine de l'Ombrie, territoire relevant de la république romaine.

³ Cf. « Lorsqu'on veut se rendre en Italie par le Piémont, le mont Cenis est l'unique passage du voyageur qui vient de la Savoie, de cette province qui, conquise par nos armées en 1792, forma le département du Mont-Blanc jusqu'en 1815 » (Section « Savoie – Piémont », vol. 1, p. 17). « Melfi joua un grand rôle dans le moyen âge ; son château et son nom rappellent les exploits des Normands. Il fut surpris par les fils de Tancrede de Hauteville en 1041 ; ils y tinrent en 1043 une diète générale où ils se partagèrent le duché de Pouille. [...] C'est à Melfi que le pape Nicolas II donna à Robert Guiscard l'investiture des Deux-Siciles » (Section « Basilicata », vol. 1, p. 38). « Peuplée d'abord par les Phéniciens, Malte appartint successivement aux Carthaginois, aux Romains, aux Arabes [...] » (Section « Malte », vol. 2, p. 57).

Le Rubicon était la dernière limite des dépendances de la ville éternelle : là venaient finir et commencer deux routes célèbres, monuments des premiers siècles de Rome, la voie Émilienne et la voie Flaminienne qui amenait le char du triomphateur jusqu'au pied du Capitole. [...] Aujourd'hui le Rubicon n'est plus une limite (Section « Le Rubicon. Rimini. République de San Marino », vol. 1, p. 65).

La diégétisation du voyage ne se limite donc pas à l'écriture référentielle liée au réel. Le long de leur voyage, en s'appuyant sur la réalité contingente et sur le contexte historique⁴, leur regard engendre un univers « intérieur », sur l'axe moi-autre/réalité-crédation, appuyé sur des « échos » littéraires, mythologiques, philosophiques. Il s'agit par conséquent d'une écriture qui rapproche l'activité du narrateur-voyageur de celle du créateur littéraire comme en témoigne clairement cette affirmation : « Poursuivant solitairement mon odyssée pédestre, je me comparai modestement à Ulysse, sans songer alors que j'étais destiné à devenir plus tard mon propre Homère » (Section « Calabre », vol. 1, p. 16). En décrivant Cosenza et Stilo, par exemple, ils font allusion respectivement à Bernardino Telesio et à Tommaso Campanella et dans leurs narrations leur regard enfante un imaginaire basé sur leurs lectures littéraires, comme le prouvent les renvois à Coleridge et à Milton :

C'est là ce fameux passage du Campo-Ténèse, où le général Régnier battit, en 1806, l'armée du roi de Sicile. Les trompettes, les canons, les tambours, tous les bruits, tout le fracas d'une bataille au milieu de cette nature sauvage, cela devait être un spectacle infernal et digne du *Paradis perdu* de Milton, un vrai combat de démons (Section « Calabre », vol. 1, p. 2).

Cosenza est la patrie de Telesius, le précurseur de Bacon, et le premier philosophe qui battit en brèche la philosophie scolastique. Je ne sais qui y fait naître aussi Ponce-Pilate (p. 3).

L'archipel éolien me rappelait involontairement ce grand navire fantastique de la mort dans la ballade étrange de Coleridge (p. 13).

J'étais juste sous le bourg de Stilo, ancien château féodal [...] je me mis à songer, pour tuer le temps, à Thomas Campanella, cet illustre dominicain dont Stilo fut la patrie et la prison (p. 23).

En traversant/dépeignant les paysages et les villes, ils « voyagent » en compagnie des personnages célèbres du monde littéraire et philosophique. Ils évoquent Shakespeare, Roméo et Juliette, Fénelon, Empédocle, Pythagore, Platon, etc. et déclarent qu'on « ne saurait voyager en meilleure compagnie » (Section

⁴ Les récits sur Lecce s'accompagnent par exemple du regard en arrière et en particulier des informations sur l'antique ville de *Rudiae* patrie du poète Ennius (Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 45). De même, la ville de Messine est décrite au travers de nombreux renvois au tremblement de terre de 1783 (cf. « de nouveaux édifices se sont élevés à la place des anciens » Section « Sicile », vol. 2, p. 25) et la ville de Naples est regardée en évoquant les éruptions du Vésuve et notamment la description de Pline (Section « Environs de Naples », vol. 1, p. 9).

« Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 41 ; Section « Sicile », vol. 2, p. 54). Ils ont tous tendance à « repeupler » l'espace environnant d'hommes du monde antique ainsi que de personnages, de géants et de dieux mythologiques :

Nulla part ces regards en arrière, ces aspirations du passé ne sont plus énergiques, plus légitimes que sur ces terres historiques, où à chaque pas, un nom, un monument, un souvenir donne l'éveil. À la vue de ces cieux interrogés par les Argonautes, de ces mers sillonnées par les flottes de Tyr et d'Agamemnon, de ces campagnes où voyagea Pythagore, et où dorment les géants fabuleux, l'imagination s'empare avec ardeur de tout ce monde antique, et le repeuple avec joie de tous ses grands hommes, de tous ses dieux (« Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 44).

Ainsi, le Sud de l'Italie et tout particulièrement la Sicile, la Calabre et le Salente sont regardés en rapport à la Grande Grèce et à son univers mythique (cf. Agrigento et le temple de Jupiter Olympien ; Iapix, fils errant de l'antique Dédale ; les géants campaniens ; les colons étrangers Crétois aux temps du vieux Minos, les flottes de Tyr et d'Agamemnon, etc. Section « Sicile », vol. 2, p. 40 ; Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, pp. 41–44). Et, de ce fait, la vision de l'ici-maintenant est insérée dans une polyphonie culturelle axée le long de la dimension narrative ici/maintenant –auparavant qui entraîne le franchissement des barrières géophysiques et temporelles.

C'est au milieu de ces sites charmants et sur l'extrême plage qu'était située la ville grecque d'Hippo ou Hipponium, la Vibona Valentia des Romains. [...] la tradition mythologique dit que Proserpine y vint tout exprès de Sicile pour y cueillir une fleur nouvelle (Section « Calabre », vol. 1, p. 9).

Les lieux visités sont un tout-qui-se-tient chronotopique, car les voyageurs ne se figent pas dans les barrières géographiques régionales engendrées le long de l'Histoire et parlent de l'espace qu'ils traversent en racontant à la fois ce qu'il y a et ce qu'il y avait :

Terre des faux dieux et du vrai Dieu [...] de César, de Charlemagne et de Napoléon [...] de l'empire romain et de l'empire français. [...] malgré le traité de 1789 nous osons réunir la Corse à l'Italie ... il nous a convenu ... d'appeler de ce nom d'Italie toute terre où se parle la langue du Dante et de Boccace (*Avant-Propos*, vol. 1, pp. III–IV).

Dans tous les récits de *L'Italie pittoresque*, la description est un mélange entre lieux concrets et espace psychologique du narrateur-voyageur, par conséquent le lecteur s'instruit sur le territoire en entrant en relation avec l'âme et l'univers mental du voyageur et il voyage lui aussi entre passé et présent, réalité et pittoresque.

3. Traces d'identité locale vue par l'Autre. Curiosité et désir – besoin d'échanges interculturels

Basés sur des informations variées d'ordre historique, artistique, socio-économique et sur des anecdotes arrivées aux voyageurs-narrateurs ainsi que sur des jugements et des émotions qui découlent de leur sphère intime, ces textes constituent un monument immatériel prestigieux en raison du fait qu'ils sont un témoignage de la couleur locale saisie par les yeux de l'étranger et parce qu'ils sont porteurs d'une conception du voyage en termes d'expérience culturelle fructueuse dans une optique d'ouverture.

Ces voyages ne reposent pas sur une errance inquiète due à la révolte contre ce que l'on quitte, mais il s'agit de voyages qui soulignent la valeur du savoir et de la mise en relation culturelle dans une perspective de relativisme et de tolérance. Cet esprit ouvert à l'Autre entraîne la curiosité et l'envie de « dialoguer ». Ces voyageurs possèdent le goût pour la recherche et s'intéressent à la découverte de ce qui est autre, différent vis-à-vis du paysage, de l'art, de la gastronomie, de l'habillement, de la manière de vivre et de la mentalité. Source d'échanges interculturels, ces voyages enrichissent ceux qui les pratiquent et leurs lecteurs (d'hier), d'aujourd'hui et de demain d'autant plus qu'ils concernent une période dépourvue des moyens de communication actuels.

Les voyageurs observent les campagnes et visitent les centres-villes ; ils parlent des activités ouvrières et commerciales, ils décrivent les monuments et ils examinent les vêtements, les us, les coutumes et les détails gastronomiques. Leurs descriptions reposent généralement sur des comparaisons structurées sur l'axe Italie/France et donc Autre/Nous⁵ ou bien sur des ressemblances entre les villes visitées. La narration concernant Leuca est basée, par exemple, sur les analogies avec Modica non seulement à propos de la physionomie (mer, champs pierreux, pins, murs en pierre bordant les campagnes) mais aussi en ce qui concerne les dialectes (Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 43).

Dans leurs récits, les voyageurs-écrivains parlent souvent de leurs conditions de santé et ils révèlent la crainte qu'ils ont de tomber malades et (surtout ceux qui choisissent de se rendre au Sud) la peur d'être assassinés et d'être victimes d'un vol :

On ne part pas de Naples pour la Calabre, comme on part de Paris pour la Basse-Normandie ; bien qu'au fond la distance ne soit guère plus grande. [...] *Calabrais* y est, pour beaucoup de gens, synonyme de *brigand*. Quand j'allai pour retirer mon passe-port chez mon ambassadeur,

⁵ Cf. « Le Corso est une promenade publique assez semblable à nos Champs-Élysées », Section « Lombardie. Milan », vol. 1, p. 5 ; « La Chiaja est un quai qui longe la Villa-Reale (les Tuileries de Naples) », Section « Naples », vol. 1, p. 1 ; « Qu'est le Vésuve auprès de l'Etna ? Ce qu'est le Jura auprès du Mont Blanc », Section « Sicile », vol. 2, p. 51 ; « On ne part pas de Naples pour la Calabre, comme on part de Paris pour la Basse-Normandie ; bien qu'au fond la distance ne soit guère plus grande », Section « Calabre », vol. 1, p. 1.

il me prit à part et m'adjura de renoncer à ce périlleux voyage. [...] Le préfet, voyant que je m'aventurais seul dans ces formidables contrées, m'exhorta à n'en rien faire : on ne voyageait pas ainsi dans ce pays ; on prenait des serviteurs, des escortes, ou au moins des compagnons (Section « Calabre », vol. 1, p. 1).

Attirés par le mythe de la *Magna Grecia*, de nombreux voyageurs mettent de côté leur peur du brigandage et parcourent la péninsule italienne jusqu'au Sud. Et, une fois dans les Pouilles et dans la Calabre, ils décrivent ce paysage en recherchant et en trouvant la « Grande Grèce ». Ils longent la côte et la racontent de par un regard qui va de l'intérieur vers la mer. Ils admirent la lande, les bois, la végétation riche en oliviers, en pins et en caroubiers et mettent en relief l'importance de l'élevage. En observant les campagnes, ils prennent en considération l'agriculture et surtout la production de vin, d'huile et la culture du tabac. Et ils attirent l'attention sur la présence de constructions rurales typiques à savoir les *trulli* et les *paillères* des Pouilles, les *mandrias* de la Calabre et les *nuragues* de la Sardaigne (cf. Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 42 ; Section « Calabre », vol. 1, p. 13).

Les récits fournissent aussi d'importantes indications sur la couleur locale. Ils indiquent, entre autres, les habitudes de la haute société de Milan telles celles de se rendre d'abord *Au Corso* pour se promener et par la suite au théâtre ; et, de ce fait, ils illustrent les deux divers types de théâtres de cette ville (la *Scala* et la *Cannobiana*) et s'arrêtent sur un détail, à savoir qu'à la *Cannobiana* il y a la coutume de fournir la clé de la loge et non pas le coupon (Section « Lombardie. Milan », vol. 1, p. 5). Une fois à Venise, les voyageurs sont frappés par les cérémonies dénommées *andate* qui sont des visites solennelles qu'à diverses époques de l'année le doge est obligé de faire aux différentes églises et à d'autres lieux de la ville (Section « États vénitiens », vol. 1, p. 22). En visitant l'État romain, ils s'intéressent notamment à l'ensemble des traditions de Noël liées au culte religieux, aux habitudes de préparer les *Presepi* et à la coutume de la fête de la *Befana* (Section « Rome », vol. 1, p. 94). En voyageant, ils examinent les habillements et rapportent que, notamment au Sud, les femmes ont la coutume de couvrir leur tête avec du voile de drap noir et les hommes utilisent un chapeau en pain de sucre. Ils s'arrêtent aussi sur les détails de la coiffure et remarquent que les femmes entrelacent leurs cheveux de rubans rouges et les tressent tout autour de la tête (Section « Calabre », vol. 1, pp. 3–4, 31). Ils reportent en outre les croyances populaires telles, par exemple, les idées répandues chez les habitants de Cassano à propos des femmes de cette ville qui passent pour être très fécondes : « Quand j'étais là on parlait d'une couche triple » (p. 30). Les récits concernant la province de Tarente fournissent un détail à propos des femmes de Manduria lorsqu'elles travaillent dans les champs : ils informent qu'elles portent aux bras de petits paniers de jonc qu'elles remplissent d'olives en chantant. De plus, ils instruisent sur la manière dont on passe habituellement la soirée dans ce village et

ils précisent que l'on se réunit autour d'une fontaine ou sous un chêne pour chanter, jouer de la guitare, danser. Ils focalisent l'attention sur le repas champêtre et sur le fait que d'habitude un *fiasco* [fiasque] rustique circule de main en main (« Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 48). Ils abordent aussi le phénomène du tarentisme ; ils parlent de la *Tarentule* (« une espèce d'araignée » dont la piqûre produit – d'après des croyances largement répandues à l'époque – une irritation nerveuse que « la musique soulage ») et de la *Tarentelle*. Et ils constatent que ces substantifs sont reliés du point de vue étymologique à *Tarente* (la ville d'où la voix populaire dérive cette tradition liée au tarentulisme). En mettant en évidence que l'écho des croyances relatives à cet insecte et à cette danse a une renommée européenne, ils ne maquent pas de souligner le scepticisme de certains savants face aux prétendus effets de cette piqûre (Section « Terre d'Otrante, Cap de Leuca, Tarente », vol. 1, p. 48).

Dans leurs récits, les voyageurs soulignent la large utilisation des dialectes ; ceux-ci, remarquent-ils, sont parlés par la majorité des habitants de la péninsule et notamment par les habitants des villages. Cependant, la langue de communication n'apparaît pas constituer un problème pour ces voyageurs vu qu'elle n'est jamais évoquée comme un obstacle. D'ailleurs les narrateurs-voyageurs de ces récits sont des Français cultivés qui comprennent l'italien ; de même, la bonne société italienne est capable de s'exprimer en français (Simond, 1828, pp. 165–296).

Les auteurs de *L'Italie pittoresque* admirent beaucoup la langue italienne et aiment les charmes de l'art de la péninsule ainsi que son climat : « Les monuments, les souvenirs historiques, les charmes de la poésie et des arts, les douceurs de la température, de la langue et des mœurs, attirent sans cesse des étrangers en Italie, toujours ancienne et toujours nouvelle » (Section « Corse. Ajaccio », vol. 2, p. 9). Théâtre de guerres, de conquêtes et de domination, ce territoire est regardé dans une finalité interculturelle exprimant le désir de « dialoguer » non seulement avec le « territoire de l'autre » mais aussi avec tout lecteur potentiel, voire avec tous ceux qui, en lisant leurs récits, peuvent voyager avec eux. Le lecteur erre dans la terre des Arts et des restes antiques et est plongé dans une temporalité ouverte à un dialogue constant sur l'axe diachronique et synchronique : « Mon voyage [...] sera d'un plaisir extrême [...] vous y croirez être vous-même [...] le lecteur ne sera pas fâché de croire y être lui-même [...] voudra bien refaire sa carte d'Italie quand il aura reçu toute notre ouvrage » (*Avant-Propos*, vol. 1, p. IV).

4. En guise de conclusion

Mélange de carnets de voyage et de journaux intimes, les récits que nous venons d'analyser placent le « moi » au cœur de leur structure communicative et, de ce fait, de même que l'écriture littéraire française de ces années-là, ils reposent (pour le dire avec Jacobson) sur la fonction expressive – émotive. Riches en rêveries personnelles,

ces textes découlent des expériences directes vécues par les voyageurs français ainsi que de leur patrimoine culturel. Porteurs d'une vision française de l'Italie, ils prouvent que la péninsule a joué pendant les siècles un rôle de tout premier plan dans le débat international artistique, littéraire et philosophique. Étape incontournable pour le voyage en Orient, voire en Albanie, en Grèce et en Turquie, le '*bel Paese*' de Stendhal fascine les voyageurs français (Crouzet, 2006). Et, au-delà des mauvaises conditions d'hébergement et des carences en matière de voies de communication dont ils se plaignent, le bilan de leur séjour italien est décidément positif.

Caractérisés à la fois par une finalité pédagogique et documentaire et par la veine poétique et émotive, ces récits expriment l'acceptation du dépaysement et l'ouverture à l'autre que soi. Co-habitants – comme le dirait Kant – d'un lieu unitaire qu'est la Terre, ces auteurs font du voyage non seulement une expérience fondamentale en termes éducatifs mais aussi une aventure de vie nécessaire pour l'esprit d'indépendance et d'accueil. Leurs pages relèvent d'une conception du monde basée sur le rôle incontournable de la tradition et transmettent un sentir à la fois relié à la *patrie* de provenance et ouvert à une optique universaliste. Leur voyage est un engagement intellectuel clairvoyant en termes d'*attention à l'Autre*, car leur veine d'internationalisation enclenche le dépassement des barrières mentales afin de dialoguer avec d'autres coutumes et des mentalités différentes pour élargir les horizons des connaissances et des émotions.

Textes agréables à lire, relevant des observations et de la projection sur la réalité de l'imaginaire et du savoir de leurs écrivains, les récits de voyages constituent une source documentaire précieuse à protéger et à rechercher dans les bibliothèques publiques et privées.

Références

- Bertrand, G. (2000). *Bibliographie des études sur le voyage en Italie. Voyage en Italie, voyage en Europe. XI^e–XX^e siècle*. Grenoble: CRHIPA.
- Bertrand, G. (2020). *Le Grand Tour revisité. Le voyage des Français en Italie (milieu XVIII^e siècle – début XIX^e siècle)*. Roma: Classiques école française de Rome.
- Brilli, A. (1985). *Quando viaggiare era un'arte. Il romanzo del Grand Tour*. Bologna: Mulino.
- Castiglione Minischetti V., Dotoli G., & Musnik R. (2002). *Bibliographie du voyage français en Italie du Moyen Âge à 1914*. Paris: Presses universitaires de Paris-Sorbonne.
- Crouzet, M. (2006). *Stendhal et l'italianité. Essai de mythologie romantique*. Genève: Slatkine.
- De Seta, C. (2007). *Il Grand Tour e il fascino dell'Italia*. Roma: Istituto Enciclopedia Italiana.
- Dumesnil, J. (1865). *Voyageurs français en Italie depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris: Renouard.
- Mesnard, J. (1986). *Les récits de voyage*. Paris: Nizet.
- Moureau, F. (1986). *Métamorphoses du récit de voyage*. Paris: Champion.
- Norvins, J. et al. (1834–1836). *L'Italie pittoresque. Tableau historique et descriptif de l'Italie, du Piémont, de la Sardaigne, de la Sicile, de Malte et de la Corse*: Vols. 1–2. Paris: Amable Costes.
- Rajotte, P. (1997). *Le récit de voyage. Aux frontières du littéraire*. Montréal: Triptyque.
- Simond, L. (1828). *Voyage en Italie et en Sicile*. Vol. 2. Paris: Sautet et Cie.